

## Les planches à vacherin

On emploierait plutôt aujourd'hui le terme planchettes à vacherin. Autrefois on ne parlait que de fonds à vacherin. Avec pour action : laver les fonds - empiler les fonds - mettre à sécher les fonds - racheter des fonds - des fonds trop jeunes - ils en ont une belle encatollée, tes fonds (quand les vacherins, ils y collent, ils y pissent l'eau, ils y laissent une partie de leur matière) -.

Des fonds sales, ce n'est pas toujours ragoûtant. Mais c'est ainsi. Le fromage, le vacherin en l'occurrence, il vit. Et c'est sur les fonds qu'il se forme, prend son bon goût de vacherin, bref, s'affine pendant environ trois semaines avant qu'il ne soit prêt à être emboîté.

Il y a une symbiose parfaite entre le vacherin et le fond, plus l'environnement constitué par ces pendants sur lesquels on a placé les vacherins pour leur maturation et bien entendu cette cave dans laquelle ils seront à l'abri de la lumière, dans une température adéquate, avec juste ce qu'il faut d'humidité.

Après, vogue la galère, le vacherin est repris avec son fond, emboîté sur une table, les boîtes sont ficelées par cinq et expédiées par le monde, tandis que les fonds, tout sales qu'ils sont, on les entasse dans un coin pour les reprendre ensuite et les laver dans une grande bassine où il y a de l'eau chaude ou tiède, c'est selon la quantité que tu as prise à ton robinet.

Et voilà, maintenant que tu les laves, tes fonds, tu as revêtu un grand tablier de toile imperméable qui te va jusqu'aux bottes, et même que parfois tu t'encoubles dedans. Et ce sera sur une planche mise en travers de ton bac, les cent mille coups de la brosse, non pas à reluire, celle-là on la laisse pour les politiques, mais celle en paille de riz, la plus dure possible, afin d'enlever toutes les salissures qui ont molli dans l'eau tiède et qui s'enlèvent d'autant plus facilement. Ton fond, que tu as ainsi brossé, avec la rage d'en avoir fini le plus vite possible, mais en reste tout de même cinq cents, il est devenu propre comme un sou neuf ! Mouillés, les fonds, tes fonds, puisque tu fais presque corps avec eux, tu les entasses à nouveau. Voilà, tu les prenais sur la pile pour les laver et maintenant tu les entasses dans un coin du local où tu travailles, que plus tard tu reprendras pour aller ensuite les mettre à sécher sur l'étendoir qu'il y a devant la maison, en plein soleil.

Le lavage pourrait être chose ennuyeuse. Car il y a que ces piles de planches, donc de fonds, elles font presque peur tant elles sont hautes et nombreuses. Il y a toute cette flotte où tes mains ramollissent et deviennent ridées comme un vieux chiffon mou, toutes roses aussi, presque blanches, tiens, elles sont marrantes, tes mains, quand elles aussi, elles ont gogé tout un après-midi dans l'eau, car point de gants, à cette époque. Et enfin tu arrives au bout de tes piles, avec plein de fonds mouillés du côté opposé.

Alors maintenant tu les amènes au séchoir avec la brouette. Les piles pissent l'eau. Tu mouilles tout sur ton passage. Et puis voilà, tu retrouves le bon air du dehors où c'est plein soleil, précisément. Ils vont vite sécher, tes fonds. Sûr que

ce soir, ils seront déjà ressuyés. Mais comme pour demain ils annoncent encore du beau, on ne les retirera de leur séchoir qu'à ce moment-là. Qu'ils soient tout à fait secs. Qu'ils claquent, quand on les empile pour les rentrer ensuite afin d'en faire de nouvelles piles. Dans la réserve. Et aller, demain, après-demain, ils reprendront place sur les tablars, les pendants qu'on dit, avec un vacherin dessus, deux quand les planchettes sont rectangulaires, faites justement pour recevoir deux pièces en même temps. Et cela ne pose même pas de difficulté supplémentaire quand il s'agira de tourner tes vacherins. Tantôt.

Voilà le circuit. Un tel que les vacherins et leurs compagnons les fonds, font, c'est le cas de le dire, quatre ou cinq fois par année. Voyons, trois semaines pour la maturation, une semaine en attente d'être lavés et séchés, cela fait un mois ; la saison étant de six mois maximum, les passages pour chaque pièce, c'est-à-dire chaque fond, seront de six. Dans le meilleur des cas.

Vint le grand chamboulement suite à l'affaire listéria. On remplaça les fonds par des planches où l'on met une bonne douzaine de vacherins à la fois. Mais ces planches, le bois est le même, et leur usure et la couleur qu'elles prennent sont les mêmes aussi, elles ne sont plus aussi sympathiques que les fonds. Elles ont un air d'arrogance, une veine industrielle, une prétention de gros commerce, une animosité contre ce qui reste petit. Alors on ne les aime guère. Elles sont d'un autre temps, d'un temps moderne. Elles se s'insèrent par ailleurs plus dans des pendants de bois qui sont faits avec des liteaux, des plots, des carrons de terre cuite dans le bas, mais sur des barres en inox. Tout à fait antipathiques, celles-ci, sans âme et sans état d'âme, tandis que le bois des liteaux, il vivait. Un peu trop d'ailleurs. Certains de ceux-ci, d'un bois médiocre, ils ne faisaient pas trois ans qu'ils étaient cuits. Cuits jusqu'au cœur. Le milieu vide. Sans plus de substance. L'humidité, les champignons, le poids des vacherins mis sur leurs fonds, tout cela avait contribué à les dégrader. Et après, ils cassent par le milieu, ou se dispersent en trois morceaux. Bon pour le feu. A peine.

Donc suite à la grande affaire listéria, on abandonna les fonds pour les grandes planches. Ce qui fait que l'on avait dans les caves ou les locaux annexes, des immenses piles de fonds qui ne servaient plus à rien. Il convint donc de les brûler. Ce que nous fîmes. Allez, hop, des milliers de fonds mis dans la chaudière. Pendant plusieurs années. En fait jusqu'à l'épuisement complet des stocks. Oui, tous ces beaux fonds, devenus simple bois de feu.

Quand on y repense, ça fait un peu mal au cœur. Et surtout on aurait du en garder plus. Y en avait des milliers et y en a plus. A un point tel qu'on est obligé aujourd'hui d'aller mendier chez les autres, ces rares qui en ont gardé, pour obtenir quelques exemplaires. Pour les retrouver encore une fois dans leur bois patiné par le temps, par les manipulations, blanchis par le salpêtre ou le jus des cents vacherins qui ont passé dessus pendant des décennies. Car les fonds, ce n'est pas comme les liteaux, ce n'a même rien à voir. Ils peuvent vivre justement pendant des décennies. D'accord, y en a qui se fendent et se cassent par le milieu, mais l'un dans l'autre, ils résistent avec un courage digne de celui d'un

affineur dont la marchandise, cette année-là, c'est de la cassibraille, et qui pourtant n'est pas décidé à se laisser aller. Il fera tout pour survivre aux difficultés du jour. Il pleurera autant qu'il le faut auprès de ses collègues plus fortunés, mais il tiendra le coup. Non, il n'y aura pas un affineur de moins au village suite à de telles difficultés. Il sera toujours partant la saison prochaine. Car voyez-vous, le vacherin, ici, dans ce village, ce n'est pas un travail ordinaire, c'est un culte. C'est un métier que vous avez pratiqué une vie entière – on dit affineur pour ceux qui s'occupent de la sorte –. C'est plus que cela, oui, une profession de foi. Vous vous endormez avec des histoires de vacherin dans la tête, le matin, ce sont les vacherins que vous retrouvez. Et si vous rencontrez un collègue, à la gare, le soir, sur le coup de cinq heures et demie, six heures, c'est encore de vacherin dont vous parlez. Il n'y a que cela dans la vie. De la première heure de la journée à la dernière. Et comme on vient de le dire, même la nuit, y a des vacherins dans votre tête. Vous voyez vos pendants, votre méclette, votre cassibraille, ou au contraire une superbe marchandise, une comme vous n'avez jamais eu de votre vie. Tonnerre, comme ils vont être contents, les clients. Ils vont vous féliciter. Et ce sera bien la première fois, des gaillards qui ne sont jamais satisfaits. De rien. Toujours à réclamer pour un oui ou pour un non. Pénibles comme ce n'est pas possible, le téléphone toujours à portée de main. Bref, vous voyez l'ambiance.

Les fonds, on y retourne, qu'on brûlait avec une inconscience rare. Puisqu'on irait quasiment jusqu'au dernier. Et qu'ainsi on pleurerait pour en retrouver d'autres.

Notre rencontre avec l'artiste Pierre-André Depallens à cet égard fut providentielle. L'homme loue une maison au village qui a eu la particularité d'accueillir une famille Golay qui nageait elle aussi en plein dans le vacherin. Affinaient-ils ici, dans la remise, ne fut-ce là qu'un dépôt où d'autres rangèrent ces fonds à vacherin ? Pour l'heure on ne le sait pas. Des recherches sont à mener. Toujours est-il que des fonds, dans un coin, il y en avait des piles pleines. A profusion. Là aussi à ne plus savoir qu'en faire. Le locataire, qui avait carte blanche à leur propos, n'allait tout de même pas recommencer à les brûler à son tour. Bien au contraire. C'est que non seulement il est artiste, mais qu'il a des idées. Il pensa de cette manière qu'il pourrait les utiliser comme support à ses peintures. Peindre sur bois ainsi qu'ils le firent dans les temps anciens, les grands peintres, Bruegel en particulier, avant qu'ils ne peignent plus que sur toile. Mais pourvu que ces grands panneaux ne se fendent pas. C'est un risque. Et bien voilà, on ferait de même, simplement que les supports seraient plus petits, que ce seraient des planches à vacherin. Et nous le découvrons donc, notre Pierre-André Depallens, qui se met à peindre sur les fonds à vacherin. Et il a non seulement l'art de choisir ceux qui conviennent le mieux quant à la structure de leur surface, mais en plus il sait utiliser les défauts de chacun comme aussi les veines du bois. Ainsi un nœud peut être un élément particulier de ce grand paysage hivernal. Il jongle avec les défauts du bois. Il les introduit

dans ses œuvres. D'un trait que quelque bestiole a creusé dans la matière du bois, il fait un piquet de pâturage. Et comme il y a un trait parallèle un peu plus loin, il ne reste plus qu'à tirer les fils et les vaches seront bien gardées.

Claude-André, à partir de cette idée, a peint des centaines de planches à vacherins. Il en a tellement peint en fait, qu'il compte mettre un terme à cet exercice. Avec autant de pièces à son actif, il a non seulement épuisé son imagination, mais aussi mis une fin à ses envies. Ce qui ne l'empêchera pas de vous offrir la vision de cet ensemble unique au monde, n'ayons pas peur des mots, lors de sa prochaine exposition.

Et c'est ce même Claude-André Depallens qui nous a sauvé la mise, en venant de nous offrir, hier 15 mai 2015, une jolie série de sept planchettes, ou plutôt de sept fonds, en parfait état, bien qu'ayant vécu leur belle vie de fond en compagnie des vacherins qu'ils avaient accueillis. Et après cette grande œuvre, poursuivie pendant des décennies, ils se mirent à attendre une résurrection possible dans cette remise. Et c'est de celle-ci que ces sept s'en sont allés pour rejoindre notre domicile où maintenant nous les avons sous les yeux pour les admirer et tout en même temps se laisser à quelques réflexions.

Ils sont carrés. C'est donc la preuve qu'ils avaient été sciés pour porter chacun un vacherin unique. C'était dans l'ancien temps sans aucun doute, alors que les petits diamètres n'existaient pas. Pas de vacherin, non, à moins d'un kg. Et cela allait jusqu'à deux kilos et demi, et même parfois trois kilos, pour les tout gros, ceux-là qui dépassent un peu le fond, ces vraies roues de char, comme on dit.

Et je les regarde, ces fonds. Et je zieute surtout celui-là qui est sur la pile. Ce fond moyen. Il a la particularité d'avoir de grosses veines que l'usage n'a même pas patinées ni usées. Comme si les produits salins les avaient rendues aussi dures que de la pierre. Ce qui est réellement le cas. Le bois reste donc rugueux. On peut sentir les creux et les bosses du bout des doigts. On ne peut pas le lisser et y découvrir un satiné qui satisfasse le sens du toucher. Juste y a-t-il un poli de surface tout à fait satisfaisant. La main ainsi, après tant d'années, retrouve le bois d'un fond à vacherin. Que l'on caresse. Que l'on admire profondément, avec respect voire avec amour. Avec lequel on se souvient. D'avoir tourné des vacherins par mille. D'avoir lavé tout autant de planchettes ou de fonds. Des après-midi entiers. Quand ça pissait l'eau partout, sur les bottes, sur les avant-bras, sur le sol où avec sa brouette pleine on y laissait la trace de son passage. Quand on commençait sa vie et que l'on ne savait pas encore trop qu'en faire. Mais on n'en ferait rien du tout, vous savez, juste raconter quelques souvenirs, et puis au revoir et merci, moi je vous quitte. On regarde le nœud qu'il y a au milieu du fond. On explore d'un œil attendri ces minis vallons, comme aussi ces crêtes minuscules de montagne. Un deuxième nœud est là dans le bord. Les coins sont arrondis par l'usage. On le retourne. Il est plus lisse de l'autre côté. Il a une légère fente. Ce sera un jour à cause de celle-ci qu'il pourrait casser. Mais on fera en sorte que cela ne puisse arriver. Objet de musée. A encadrer. Tiens, il a reçu un coup sur le bord, mauvaise manutention, gestes trop brusques. Un

troisième nœud est dans un angle. Et la marque du vacherin, circulaire comme il se doit, est parfaitement visible des deux côtés. Il y a le bord plus clair. La marque du vacherin est plus foncée. Là où il reposait. Autrefois plutôt un mois ou cinq semaines que trois. On fabriquait plus dur. Il fallait en conséquence affiner plus longtemps. Il avait aussi plus de goût. Ce n'était pas tout à fait la même sorte de vacherin, en somme. Reste qu'il avait déjà la même sangle d'écorce de sapin, parlons plutôt ici de l'aubier, et que le travail du petit-lait et du sel sur la planche était le même.

Une belle planche. Elle pourrait finir dans un musée à Lausanne. Mais là-bas, ils ne savent pas. Ils ignorent tout de ce qu'est un fond. Ils n'en ont aucune idée. Ils n'en auront jamais aucune. Il faut être d'ici, pour se rendre compte. Pour aimer un fond, comme ça, simple bout de bois. Pour lui offrir une analyse. Pour comprendre son cheminement. Pour refaire sa propre histoire ainsi que celle de tout son environnement. Ce village, ces deux siècles où le vacherin constitua un gagne-pain pour beaucoup et offrit son odeur à certaines des maisons. Là où l'on affinait. Et dans ce village, l'on allait et venait sans cesse à cause de ce métier. On se croisait entre affineurs. Surtout à la gare. Et si l'on ne s'aimait pas forcément plus qu'il ne le faut, juste les convenances, l'on ne s'en délectait pas moins d'histoire de vacherin. Ça tire, ça ne tire pas. Il fait trop beau. Il fait trop chaud. Les gens n'ont plus d'argent.

Il est de bien entendu que si l'on parlait de vacherins, l'on ne discutait jamais des fonds qui n'étaient que de simples objets crus sans noblesse. On les estimait sans importance. Comme s'ils n'existaient pas. Et pourtant, pas d'affinage sans eux. L'indispensable support. Au même titre que les liteaux qui formaient les pendants. Et puis prenons en conscience, les vacherins, ils ont tous disparu, tandis que les fonds, voilà, ils sont restés.

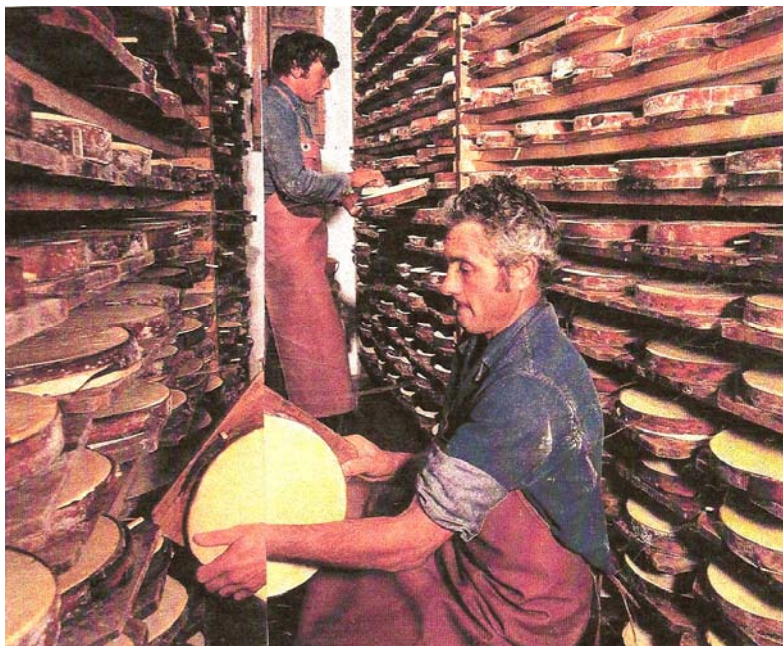
Ces fameux fonds. Qui avaient disparu. Et puis qui connurent leur renaissance avec les peintures de Claude-André Depallens. Et ce qu'il advint, c'est que les deux, lui et moi, nous nous décidâmes à faire une brochure, avec toutes ces histoires de fonds. Et celle-ci, elle s'intitulerait : La deuxième vie des planchettes à vacherin. Où l'on y parle de celles-ci en long et en large, autant dans leur utilisation pratique du temps des sept ou huit affineurs du village des Charbonnières, que dans celle de leur recyclage comme supports de peintures de paysages ou de genre.

On ne s'attardera pas une nouvelle fois sur cette publication. Nous vous en conseillons la lecture. Elle vous éclairera mieux encore que ces quelques propos sur ce domaine bien particulier des fonds, dans tous les cas propre à 75 % pour cent au village des Charbonnières, le reste pour ces autres qui se complurent eux aussi à affiner des vacherins.

C'est que eux tous, nous tous, on était malgré tout comme une grande famille. Et un peu à l'écart du monde, avec nos histoires de vacherins !

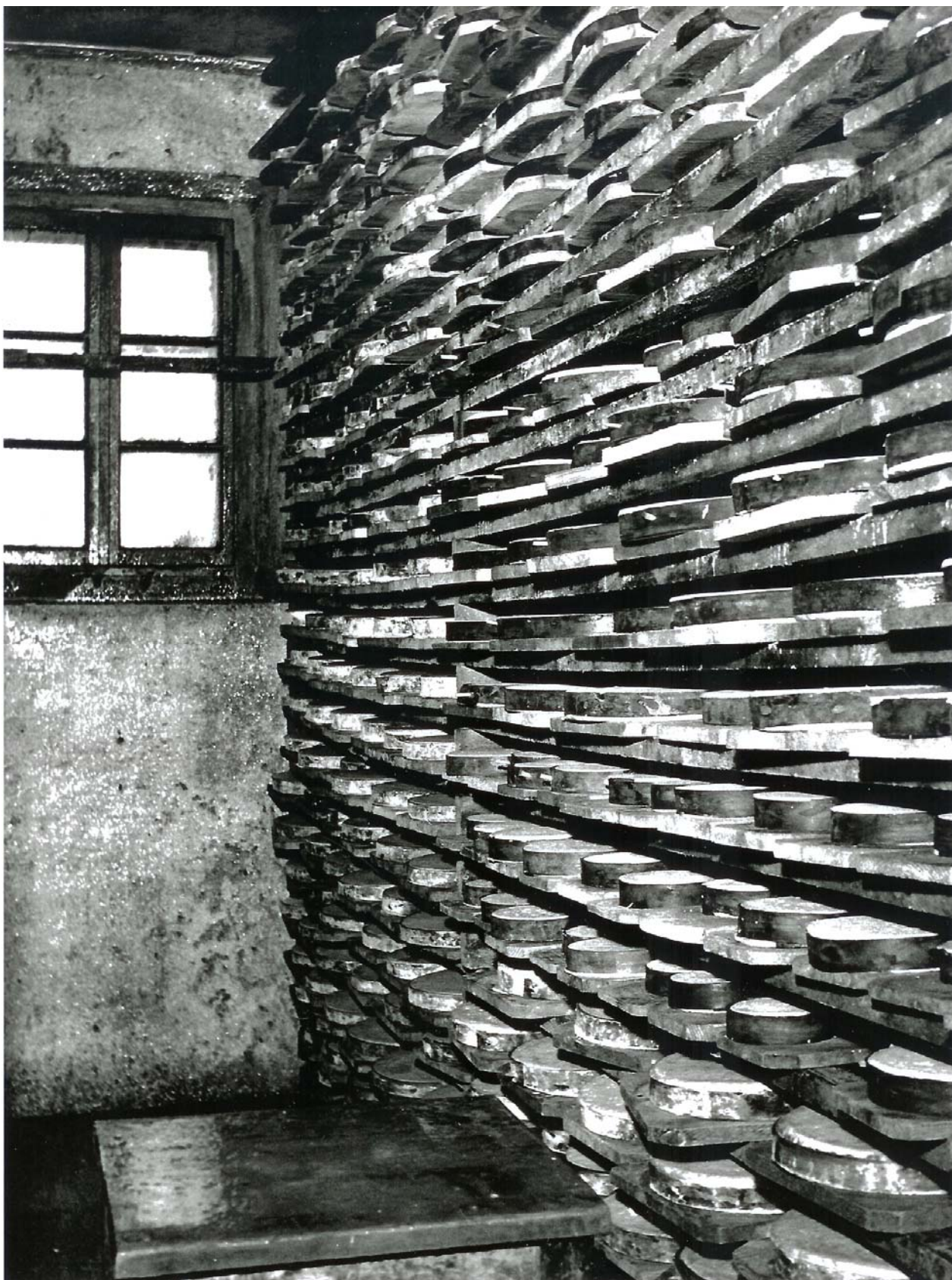


Le fond retrouvera son copain le vacherin à peine celui-ci sera-t-il sanglé.



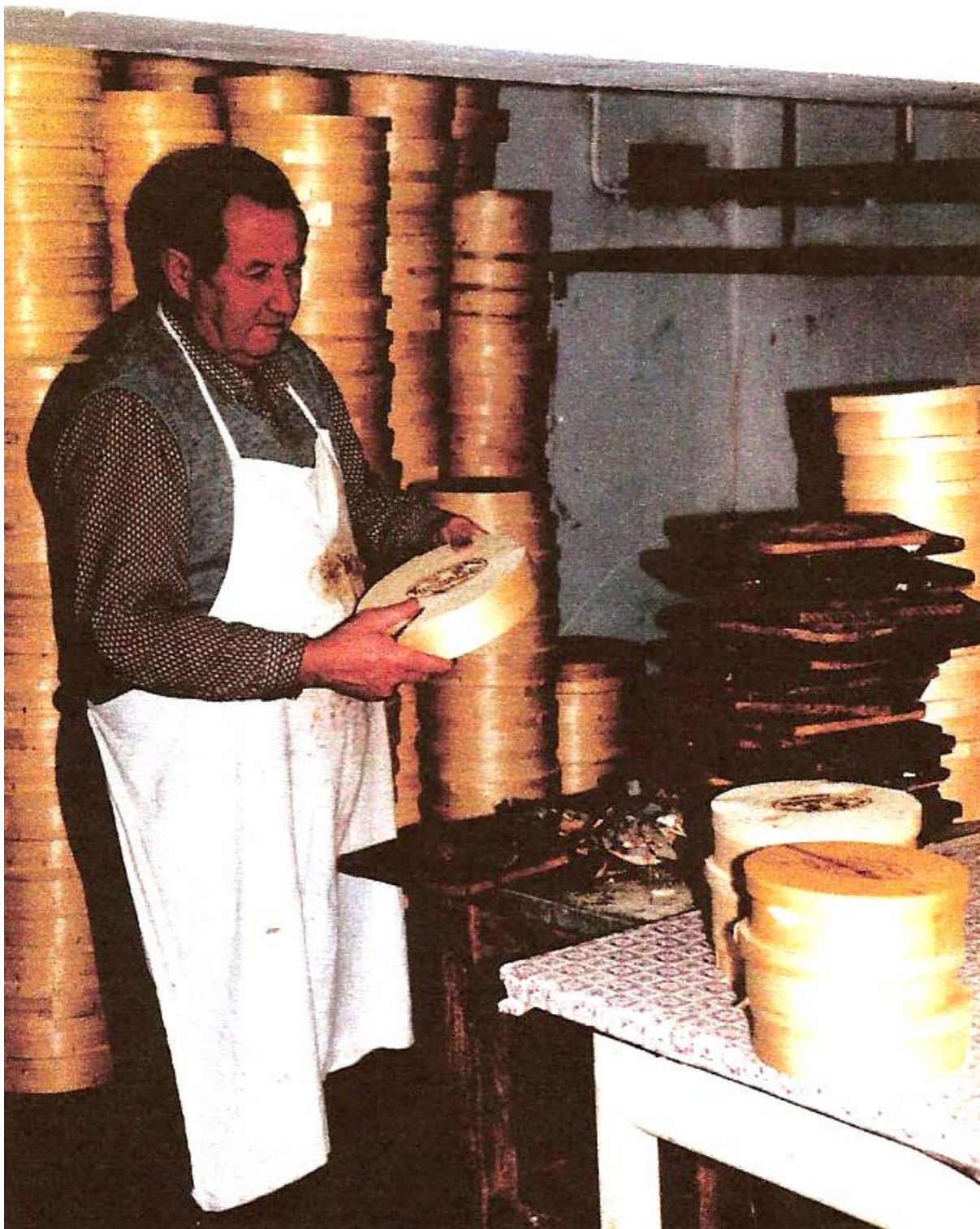
Chez Toti. Gaetano tourne des roues de char, le vacherin appuz ; sur la main gauche, le fond tenu dans la droite.





Des caves pleines de vacherins. Et de fonds, bien entendu.





Le Grand Gérard, dit aussi Sami, ou même Cassis, emboîte des gros chez Rochat Frères dans les années huitante. Les fonds sales s'entasse à sa gauche sur la vieille table.





Edgar Rochat est pêcheur. L'été sur le lac, l'hiver chez son voisin Toti pour soigner les vacherins où pour laver les fonds à la machine. Ca goge, ça gicle, ça patrigotte, bref, on est en pleine mouillasse !





Années vingt devant chez Saïset. Les fonds sèchent sur la barrière du jardin, côté route.

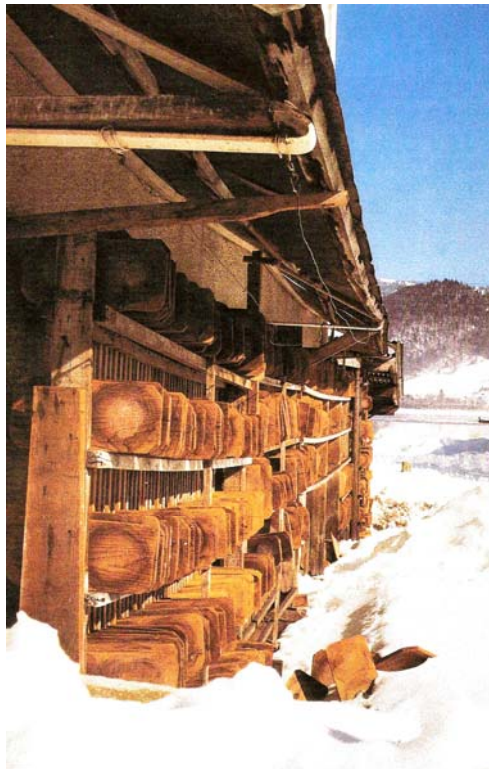


Chez Toti, un employé italien rassemble les fonds secs. Ce séchoir est toujours à découvrir aujourd'hui à la même place ! Comme quoi, aux Charbonnières, les choses, elles durent et perdurent !





Devant chez les Rochat-Frères, années huitante. Les fonds sèchent sur la barrière et mis en dominos sur le gravier de la cour. Des images que l'on ne reverra jamais.

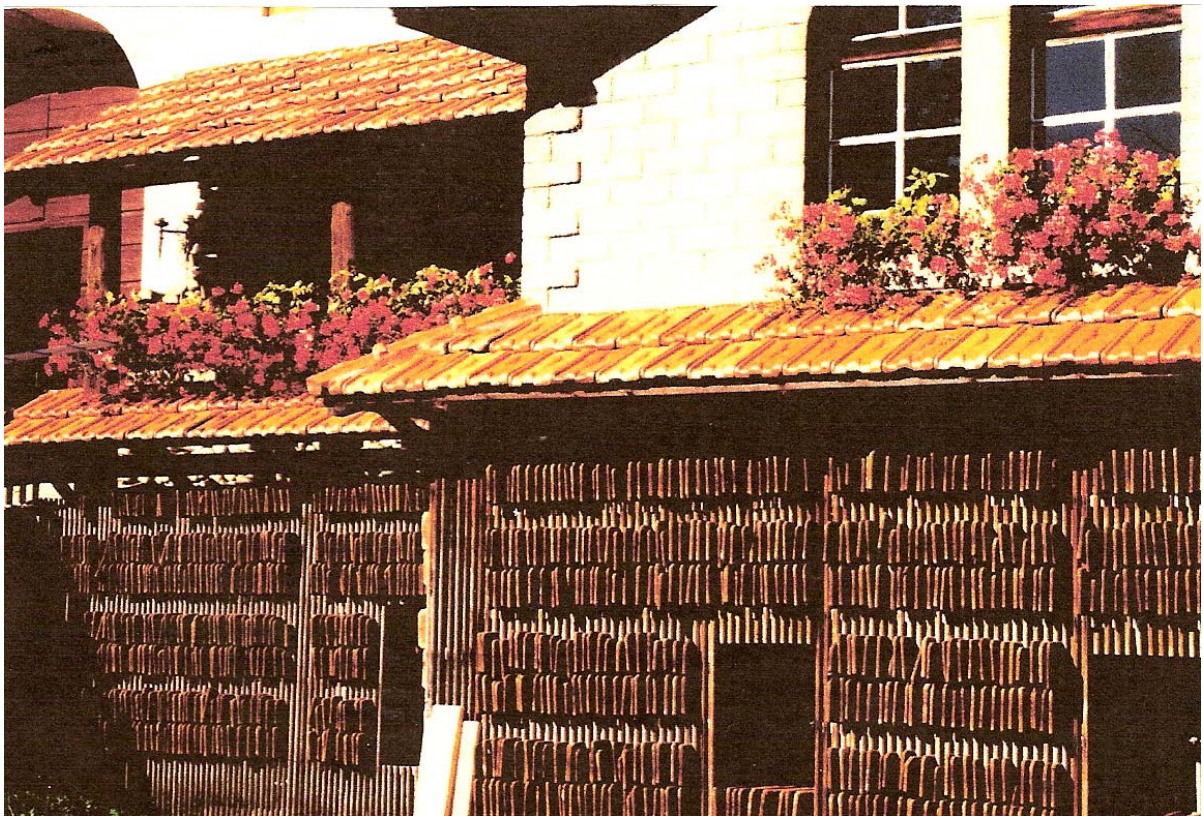


Une fois encore devant chez Toti. L'hiver est rude, à la Vallée !





Ici c'est derrière chez Gaston. Un séchoir qui permet de mettre à l'air un certain nombre de planchettes tout de même.





## Claude-André Depallens et ses fonds à vacherins, vierges ou peints



Une belle série de fond à vacherin vierge, avec les marques à feu des propriétaires. Cet état prouve que lorsqu'un affineur, du village ou d'ailleurs, arrêtait la fabrication ou l'affinage des vacherins, ses fonds passaient en vente et étaient rachetés par un autre affineur, du village ou de la contrée.





Beau fond à vacherin, avec la marque du vacherin en cercle blanc au milieu, deux ou trois nœuds qui ne gênent d'aucune manière, et les débuts d'une fente qui pourrait bien un jour mettre à mal votre planchette.



Rien de spécial pour cette planchette, juste la belle marque blanche des cents vacherins qui ont été affinés sur ce fond.





Celui-là présente une surface que le temps et le nombre de vacherins affinés sur lui n'ont pas su polir ainsi qu'il aurait pu être. Reste les veines, les creux sur un bois dur comme de la pierre à cause du salpêtre et des sels.



Un petit dernier pour la route !



Octobre 2011, grande exposition au Poste. La presse locale est invitée.





Tandis que le maître, avec lequel on ne s'ennuie jamais, expose ses buts et projets !